

Danielle Buschinger

Université de Picardie-Jules Verne - Amiens



Résumé : *La rédaction S montre qu'Alexandre peut tirer une leçon de ses aventures vécues et conte un règne admirable de douze ans qui, tout en étant contraire à la réalité historique, appartient une toute autre réalité, une réalité idéologique, une réalité politique, celle de Frédéric Barberousse et des Staufen. L'imaginaire est au service de la réalité.*

Mots clés : *Alexandre de Strasbourg, réalité historique, imaginaire*

Abstract : *The version S shows that Alexandre can draw a lesson from his adventures and narrates an admirable reign of 12 years which, while being quite contrary to historical reality, belongs to another reality, that of ideology, a political reality, that of Frédéric Barberous et des Staufen. The imaginary is at the service of reality.*

Key words : *Alexandre de Strasbourg, historical reality, imagination*

A côté de la tradition latine issue du *Pseudo-Callisthène* grec (ce sont essentiellement la traduction latine de Julius Valerius Polemius, *Res gestae Alexandri Macedonis*, vers 330 ; et la *Nativitas et Victoria Alexandri Magni* de l'archiprêtre Léon, œuvre connue sous le titre *Historia de preliis Alexandri Magni*, dont il y a trois recensions : J1= XIe siècle, J2 = deuxième moitié du XIIe s., J3 = fin du XIIe/début du XIIIe s.), donc à côté de cette tradition, ce sont les *Alexandri Magni historiae* de l'historien latin Quinte Curce qui constituent le fondement essentiel des textes médiévaux en langue vulgaire. En outre, citons le *Itenerarum Alexandri* (IVe siècle), l'*Iter ad Paradisium* (première moitié du XIIe s.) et la lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Orient, transmise indépendamment dans une version latine (les plus anciens manuscrits datent du IXe siècle). Le poème d'Albéric de Pisançon, écrit vers 1100, est le plus ancien texte sur Alexandre écrit en langue vulgaire ; de ce poème il ne reste plus qu'un fragment d'une centaine de vers. Les sources les plus importantes d'Albéric sont Julius Valerius et la recension J1 de l'*Historia de preliis*, de même qu'une version interpolée de Quinte-Curce. Le poème d'Albéric fut adapté en allemand vers 1150 par un clerc de Trèves nommé Lamprecht. Cette version allemande

nous est parvenue dans la version de Vorau, proche de l'original (V ; vers 1150), mais s'interrompt avec la deuxième bataille contre les Perses et la mort du roi perse Darius (des mains d'Alexandre, qui voulait faire payer à Darius le tribut que celui-ci a imposé aux Macédoniens). C'est le premier texte d'une tradition allemande fort riche de poèmes sur Alexandre. A une adaptation plus tardive de cette version de Vorau, voire à V même remontent deux versions, l'*Alexandre de Strasbourg* (S) et l'*Alexandre de Bâle* (B ; XIIIe s.), qui relatent toute la vie du héros. La version de Bâle est insérée dans une compilation de Chronique universelle et transmise dans un manuscrit du XVe s. Pour le début B repose sans doute sur une recension J2 de l'*Historia de preliis* et à la fin une version plus étendue des aventures d'Alexandre en Orient, qui a de nombreuses ressemblances avec la description de ces aventures par Jans Enikel (XIIIe s.). Pour ce qui est de la version de Strasbourg, on la situe entre 1170 et 1187. Cependant, comme après la découverte récente d'une copie de la première page du ms. brûlé en 1870 de Strasbourg-Molsheim, dans lequel est transmis la rédaction S de l'*Alexandre*, on peut pour des raisons paléographiques situer le ms. vers 1210, voire 1220, il n'y a aucune objection majeure à formuler l'hypothèse selon laquelle le texte transmis par S est plus tardif qu'on le croyait jusqu'à présent. Dans ce qui suit, je vais étudier la rédaction S qui, pour la partie qui va au-delà de V, remonte à une version interpolée de l'*Historia de preliis*, de même qu'à l'*Iter ad Paradisum*.

Je bornerai mon analyse à l'épisode d'Alexandre en Orient dans l'*Alexandre de Strasbourg*, en prenant le texte de S comme il est, sans prendre en considération les étapes précédentes, et à l'occasion je recourrai aux versions françaises de l'*Alexandre de Paris* (1180/5) et du *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent (vers 1175).

Comme l'écrit François Suard (p.124), «l'imaginaire ne pouvait manquer de s'emparer d'un tel itinéraire travers des pays supposés hostiles, et de transformer en épisodes merveilleux ce qui était déjà pour certains historiens une source d'étonnement. Qu'il s'agisse, dans le récit de Diodore, des singes de l'Inde [...], des serpents aux innombrables variétés, qui causent de grands dommages à l'armée [...] - la réalité, déjà déconcertante, incite à aller plus loin, et les biographes d'Alexandre ne s'en privèrent pas.»

Cependant il ne faut pas oublier que le Moyen Age avait une tout autre vision de la réalité que maintenant. c'est ainsi que, depuis Isidore de Séville, les Amazones existaient vraiment ; de même le Moyen Age croyait à l'existence du diable : le diable faisait partie de la réalité des médiévaux. Consciente de ces problèmes, je vais tenter d'aborder la question de la réalité et de l'imaginaire dans le voyage en Orient du conquérant macédonien tel que le raconte l'*Alexandre de Strasbourg*.

Après la mort de Darius, avec lequel il s'est réconcilié et dont il a vengé la mort, et après qu'il eut épousé la fille du roi perse, Roxane, Alexandre apprend que Porus, le roi d'Inde, vient au secours de Darius avec une grande armée (4058 sqq.). Cela incite Alexandre à aller au-devant de Porus : avec son armée, il traverse un désert si inhospitalier où ils sont tourmentés le jour par le soleil et

la nuit «von den wormen», sans doute des moustiques et autres insectes, si bien que l'armée se mutine et veut faire demi-tour. Après avoir calmé ses soldats, Alexandre poursuit sa route, remporte la victoire sur Porus et le tue, après avoir recouru à une ruse, présente dans le *Pseudo-Callisthène* et naturellement aussi dans l'*Historia*, pour vaincre d'abord les éléphants du souverain indien. Les Indiens se soumettent maintenant à Alexandre qui avait déjà vaincu les Perses. Ce récit de S révèle bien moins de ressemblances ou analogies avec la réalité historique que de différences, cependant il ne faut pas oublier que les textes historiques conservés sont postérieurs de trois siècles à la vie et aux expéditions d'Alexandre et que le contrôle des faits est quasi impossible, ce qui a facilité la naissance et la diffusion de la légende. Je vais donner quelques exemples :

- Alexandre punit bien les meurtriers de Darius.
- Alexandre épouse Roxane, mais il s'agit de la fille d'un satrape oriental ; ensuite il épouse pour des raisons politiques la fille de Darius, qui a nom Statire. La fable a mêlé en une seule deux princesses.
- Il est dans la réalité historique aussi question de rébellions dans l'armée, mais pour d'autres raisons.
- La bataille contre Porus est historique, mais elle a eu lieu en 326 avant Jésus-Christ, alors que Darius est mort en 331, donc cinq ans après ; Porus n'est donc pas venu au secours de Darius.
- Des éléphants ont participé à la bataille, mais il n'est pas question dans la réalité de la ruse d'Alexandre pour en venir à bout ; au contraire, les éléphants écrasent une multitude des soldats d'Alexandre.
- Il n'y a pas eu de combat singulier entre Alexandre et Porus, et ce dernier n'a pas été tué. Au contraire, le souverain macédonien laisse à Porus ses prérogatives royales et la totalité de son royaume, et surtout lui donne un territoire plus grand encore pour s'en faire un allié.
- La bataille contre Porus a eu lieu bien plus loin des Portes Caspiennes, au-delà de l'Indus. Donc, dans la réalité, elle se situe presque au terme de l'aventure asiatique d'Alexandre, alors qu'en S, ce n'est qu'après la victoire sur Porus que le souverain macédonien, ayant maintenant la voie libre, va commencer son expédition jusqu'aux confins du monde, où il va faire connaissance des merveilles de l'Inde.

Comme dans l'*Historia* Alexandre parle de ces merveilles qu'il découvre au bout du monde dans une lettre adressée à Aristote (et à sa mère dans S). La source est l'*Epistola ad Aristotelem*, qui est transmise dans le corpus de l'*Historia*, mais également de façon séparée. La forme épistolaire des histoires racontées sur Alexandre remonte au *Pseudo-Callisthène*.

La géographie des pays traversés par Alexandre

Dans la réalité historique, c'est avant la mort de Darius qu'Alexandre passe les Portes Caspiennes et se dirige vers l'est, vers l'Afghanistan puis vers le nord en direction du Caucase où Alexandre quitte Bactres en 327 pour aller vers l'Inde, passe par l'Afghanistan et le Pakistan en direction de l'Indus qu'il traverse, avant d'affronter Porus après avoir traversé l'Hydaspe. Nous avons vu que le rédacteur S situe la bataille contre Porus bien plus à l'ouest que dans la réalité historique, Auparavant, Alexandre, après avoir vaincu Darius, est remonté vers le nord,

passer les Portes Caspiennes et se diriger vers l'est, vers le Caucase. Le rédacteur S est en outre très économe d'indications géographiques. Dans la réalité, les Portes Caspiennes, détroit montagneux réel situé au sud de la Mer Caspienne et au nord de Persepolis, constituent la frontière entre le Moyen Orient et l'Orient. Dans la rédaction S 3656 «ze Caspen porten» («Portas Caspias» *Historia* 96,19-20) marquent la limite entre l'empire perse et l'Inde : c'est là que Darius doit attendre Porus, roi de l'Inde. En S, elles marquent en fait la limite entre deux mondes différents et représentent les frontières du monde connu. Cela explique certainement le fait que la plupart des lieux et villes mentionnés par la suite ne sont pas identifiables. La ville de Brasacius (S 5476) est sans doute nommée d'après Prasiake sur le Ganges, mais seul le nom fut emprunté. Thomas de Kent (1230/7) mentionne lui aussi les Portes Caspiennes, et c'est sans doute la même contrée que dans S, car elles séparent également deux mondes¹.

Après sa victoire sur Porus, Alexandre poursuit sa route vers Occidratris (S 4765). C'est l'Oxidracis de l'*Historia* (106,13). Puis il parvient à l'extrémité du monde : «der werlt an ein ende» (S 4934). Mais dans la rédaction S la fin du monde est identique avec les *Caspen Porten* dont le rédacteur parle de nouveau, en effet Alexandre souligne en S 4928 sqq. qu'il est parvenu aux «Caspen Porten» (S 4934), après avoir vaincu Darius, conquis la Perse et soumis l'Inde. Le rédacteur S n'avait pas les idées claires sur la géographie, car dans l'*Historia* 108,35 sqq. Alexandre écrit qu'il était arrivé «ad caspias portas» (108,4) après avoir vaincu Darius et soumis la Perse, ce qui est, sans être exact, moins éloigné de la réalité historique. Bref, en S il est clair que les merveilles de l'Orient commencent de l'autre côté de ces «Caspen Porten», donc très à l'ouest.

Si, dans la rédaction S de l'*Alexandre*, la géographie relève largement de l'imaginaire, Alexandre de Paris entoure l'itinéraire d'Alexandre d'un plus grand flou encore. En fait, seul l'Alexandre de Kent donne au public quelques points précis d'orientation². Cependant la mention en S des Portes Caspiennes, répertoriées dans les encyclopédies et sur les mappemondes de l'époque, qui, présente dans le *Roman de Toute chevalerie*, manque dans l'Adp (celui-ci préfère un site imaginaire, les *bonnes Artus*, les bornes d'Hercule (v. 2337), la limite orientale du monde connu), contribue à ancrer la rédaction S davantage dans une géographie considérée comme réelle. Cela est confirmé par les montagnes. On sait que dans la réalité historique Alexandre et son armée ont traversé des contrées très montagneuses, avec de hautes montagnes hérissées de rochers et bordées de précipices : le Caucase, le Roc de Sogdiane, dont l'escalade ne peut se faire qu'avec des pitons, l'Afghanistan. Dans la rédaction S de l'*Alexandre* le héros macédonien doit lui aussi escalader des montagnes. Tandis que les filles-fleurs résident *bî dem mere* (S 5157), Alexandre parvient sur une haute montagne (S 5413) ; puis il redescend dans la vallée et atteint de nouveau une mer (S 5497) ; mais avant de pénétrer peu après dans le royaume de la reine Candacis, qui n'est pas précisément situé, mais dont il est dit qu'il se trouve au bout du monde (il faut ajouter au bout du monde oriental), c'est-à-dire l'Inde (en fait, il se trouve en Ethiopie, comme semble le montrer la mention du château de Meroves, S 5513, correspondant à Meroe en Ethiopie, mais le Moyen Age confondait l'Ethiopie et l'Inde), il voit sur les deux côtés les plus hautes montagnes qu'il a jamais vues et qui se trouvent aussi dans l'*Historia* (115,12-3 *vidisset Alexander altos montes*

peringere usque ad nubes), mais pas dans l'*AdP*. Si au Moyen Age les montagnes sont si inconnues et mystérieuses qu'elles font l'effet d'une merveille, on peut bien penser que l'Himalaya a fait et fait encore une très grande impression. En conséquence, la rédaction S enracine les aventures merveilleuses d'Alexandre, la rencontre avec les filles-fleurs et Candacis, dans un espace supposé réel au Moyen Age, dans la géographie des encyclopédies.

La nature, les animaux et les hommes

- **Approvisionnement en eau potable.** Dans l'*Epistola* Chap. 15, p.25/ Chap. 21, p. 209 et dans l'*AdP* laisses 57 et 62 les Grecs veulent éteindre leur soif dans un fleuve dont l'eau est cependant amère et imbuvable par l'homme comme pour les animaux. Plus tard les habitants du pays leur indiquent un lac d'eau douce, où ils peuvent enfin boire de l'eau potable. En S 4939 sqq. l'eau du fleuve avec laquelle ils veulent éteindre leur soif est d'abord amère puis douce et potable. Selon toute vraisemblance Alexandre de Paris et le rédacteur S suivent la même source, mais S souligne le merveilleux dans la mesure où c'est la même eau qui est d'abord amère puis douce. Cependant, dans tous les textes, c'est la même réalité qui se reflète, puisque, dans des conditions climatiques difficiles, les hommes d'Alexandre, éprouvés par la soif, tombent malades ou meurent pour avoir avalé trop vite l'eau des fleuves gonflés par la mousson qui n'est certainement pas bonne à boire³.

- **Le bestiaire.** Entre le moment où l'eau était amère et celui où elle est devenue douce est survenu un événement épouvantable, qui est décrit de façon différente dans les divers textes. Dans l'*Epistola* Chap 19, p. 207 de même que dans l'*AdP* laisses 59-60-61 les soldats macédoniens qui veulent traverser le fleuve à la nage sont tués et dévorés par les hippopotames ; là-dessus Alexandre fait jeter les guides qui l'ont trompé dans le fleuve pour qu'ils subissent le même sort que les Macédoniens. Dans la rédaction S 4952 sqq. ce sont des crocodiles qui engloutissent soixante-douze compagnons d'Alexandre. Cela correspond davantage à la réalité, en effet les hippopotames sont certes très massifs, mais ce ne sont pas des carnivores, mais des végétariens. Puis les Macédoniens sont tourmentés, et en partie dévorés par toutes sortes d'animaux épouvantables. Ceux qui sont les plus redoutés sont les serpents qui vivent effectivement dans ces contrées : dans l'*Epistola* des serpents à corne ou des vipères des sables ; des serpents à crête dans l'*AdP*. Les serpents sont décrits de façon détaillée dans ces deux textes (*Epistola*, chap. 25, p. 21 ; *AdP* v. 1348 qq.). Le rédacteur S se contente de mentionner les serpents. Il y a aussi des animaux exotiques dont certains seulement vivent effectivement en Asie : lynx, tigres, panthères, ours, léopards, lions blancs, éléphants. Ces derniers sont présents et décrits en S (et non dans l'*AdP*), mais dans un autre contexte, à l'occasion de la bataille contre Porus, et là le rédacteur S s'est fondé sur les *Bestiaires* et sur le *Physiologus*, ce qui pour les médiévaux était conforme à la réalité : par exemple on ne pouvait pas les blesser autre part qu'au nombril, ils ne pouvaient plier les jambes car ils n'avaient pas de rotules, de sorte qu'ils ne pouvaient se relever une fois tombés. Dans les montagnes mystérieuses du royaume de Candacis vivent également des animaux terrifiants qui sont pour la plupart du domaine de la réalité, reptiles de tout ordre, grands et longs serpents, singes, oiseaux horribles, et dragons, qui sont sans doute

aussi une sorte de reptiles. Enfin il y a d'autres animaux qui ne se distinguent des animaux réels que parce qu'ils sont plus grands et plus laids, grenouilles, corbeaux, vautours, hiboux, chouettes, chauves-souris qui sont aussi grosses que des pigeons (*H*), plus petites que des corneilles, mais plus grandes que des perdrix, souris plus grosses que des renards (*Epistola* et *AdP*), ou encore des renards de taille monstrueuse qui en *S* dévorent les cadavres. Tous ces animaux sont plus ou moins du domaine du réel ; mais il y a aussi un très petit nombre d'animaux qui violent les lois de la nature en étant la synthèse de plusieurs races d'animaux. Ainsi dans l'*AdP* les griffons ailés (ils ont un corps de lion, la tête, les serres et les ailes d'un aigle et aident Alexandre dans l'*Adp* dans sa conquête du ciel) ou encore les oiseaux bleus, appelés 'nycticorax' qui sont une synthèse de la bécasse, du coq et du paon ; il y a encore le monstre qui dans l'*Epistola* est plus grand qu'un éléphant, mais qui, comme le cerf, a une ramure de trois cornes : il a nom 'odontatyrannum' ; dans la rédaction *S*, il ressemble à un cerf qui a trois grands et longs bois pour ramure. Signalons encore en *S*, qui au début qualifie ces monstres de *manih tier freisam/ und freisïich gewurme* (*S* 4972-73), les êtres diaboliques avec des visages de singes, de longues dents et six mains (dans l'*Historia* 109,15-16 figurent *homines silvatici habentes sex manus*) ou encore dans l'*Adp* les couleuvres rayées aux têtes de femmes dont les longs cheveux retombent sur les épaules : ce sont les êtres les plus horribles de notre corpus. Enfin dans la rédaction *S* il est question de l'oiseau mythique qui se consume et renaît de ses cendres (sans que cela soit mentionné) : c'est le plus beau des oiseaux, le phénix dont il est seulement dit que sa tête resplendit comme le soleil (5147 sqq.). *S* 5578 sqq. signale aussi un *Monosceros*, c'est-à-dire une licorne, dont les propriétés sont énumérées, entre lesquelles le fait qu'on ne peut le capturer qu'avec l'aide d'une vierge (cette licorne a sans doute été empruntées au *Physiologus*). L'*Historia* 113,8 mentionne parmi les cadeaux de Candacis des *rinocerotes octoginta*.

On constate qu'Alexandre de Paris et la rédaction *S* ont effectué un choix parmi leurs sources, mais Alexandre de Paris a privilégié davantage que *S* les êtres surnaturels.

La végétation. Tandis qu'ils poursuivent leur chemin, Alexandre et ses soldats aperçoivent des arbres qui commencent à sortir du sol au soleil levant (avec eux des fleurs et de l'herbe), qui poussent jusqu'à trois heures de l'après-midi et qui s'enfoncent dans la terre à partir de trois heures. Ces arbres singuliers portent des fruits singuliers, qu'on n'a pas le droit de cueillir, sinon on est flagellé et mis en pièces. Cet épisode a été traduit de l'*Historia de preliis* (111,3-14) et il ne se trouve pas dans l'*AdP*, où figurent cependant des arbres plus merveilleux encore, des arbres oraculaires dans l'*AdP* (l. 207-216). Au pays de Candacis pousse *obîz.../daz waz sô ummâzlîchen grôz, /daz ihs nit ne tar sagen* (*S* 5813-15), ce qui est parallèle à l'*Historia de preliis*, 115,12 sqq., un passage que le rédacteur *S* a presque traduit mot à mot, mais qu'Alexandre de Paris n'a pas repris. On devrait en principe inclure les filles-fleurs dans la végétation (*AdP* et *S*) ; mais comme elles sont aussi des êtres humains, je les considérerai dans le monde des humains.

L'humanité orientale. Il y a dans *S* certes des êtres qui transgressent les lois de la nature. Il y a par exemple les géants qui interdisent l'accès à une forêt étrange dans laquelle poussent de hauts arbres sur lesquels croissent tout ce

dont se nourrissent les indigènes. Ce passage est emprunté à l'*Historia de preliis* (10,7 sqq.) et est traduit presque mot à mot du latin. Cependant il y a moins de géants que dans les versions françaises. C'est aussi le *magnus homo agrestis, pilosus ut porcus* (110,19 sqq.), à propos duquel Alexandre écrit dans sa lettre à Alexandre : 5365 sqq. *wir sâhen einen grôzen man, / der was freislichen getân [...] sîne hût was ime bevangen / al mit swînis bursten*. Ce monstre n'a peur de rien. Pour le capturer Alexandre lui envoie dans les deux œuvres une jeune fille qui le rend fou. Pour finir, il est pris par les guerriers d'Alexandre et brûlé. Dans le royaume de Candacis, il y a un peuple invisible habitant au fond de la mer : une fois arrivé au bout du monde, Alexandre et avec lui toute son armée entendent parler *kriechische sprâche in dem mêre* (S 5497). Tous s'étonnent fort ; certains des guerriers veulent sauter dans l'eau parce qu'ils veulent savoir où vivent ces gens qu'ils entendent parler avec une voix humaine, mais vingt d'entre eux sont tirés au fond de la mer par des animaux marins. Ce passage qui se trouve dans l'*Historia* dans un autre contexte, juste après l'épisode avec l'*homo agrestis* 11,15-21) a été traduit du latin (il ne fut pas repris par l'*AdP*). Signalons enfin les filles-fleurs qui sont absentes du texte latin, mais qu'on rencontre dans le *Ramayana*. Ces êtres, qui sont aussi bien des êtres humains que des plantes, qui transgressent donc de la façon la plus crasse les lois de la nature, car le christianisme a tracé des limites fort nettes entre les différents domaines de la nature et refuse la possibilité d'une quelconque métamorphose de l'homme créé à l'image de Dieu, paraissent d'abord dans l'*AdP* (vers 3333-387, 3457-3550, 147 vers), mais aussi dans la version de Venise du *Roman d'Alexandre* en ancien-français (lignes 357-368) : ce sont des êtres pourvus d'un instinct sexuel débridé, sans doute d'origine orientale. Elles sont fort belles, ont des yeux riants et un teint lumineux, elles aiment les hommes par-dessus tout dans le monde. Alexandre et ses guerriers s'embrasent d'amour pour elles et, pendant trois jours et trois nuits, ils mènent une vie de délices. Mais lorsqu'elles quittent l'ombre des arbres, elles meurent sur-le-champ. La rédaction S de l'Alexandre allemand les mentionne également (S 51Z57-5358). L'épisode est plus long dans le texte allemand que dans le texte français (201 vers) et plus riche en descriptions. Cependant il montre, malgré des différences sur lesquelles je ne m'arrêterai pas ici, de grandes similitudes avec le texte français. Alexandre et ses guerriers pénètrent dans une forêt merveilleuse, où ils entendent le son de lyres et de harpes et des voix agréables qui, comme la clochette de Petitcriu dans le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, font oublier toute souffrance et toute tristesse (G 15845-15873). Le rédacteur S explique ensuite cette merveille. Au début de l'été, quand la nature reverdit, poussent dans la forêt des fleurs merveilleuses, rouges et blanches desquelles surgissent des jeunes filles incomparablement belles. Comme dans le texte français, elles doivent rester à l'ombre des arbres, sinon elles meurent. Leurs vêtements ne forment qu'un avec la peau et les cheveux de telle sorte qu'elles sont véritablement des fleurs (S 5300 sqq.) ; dans l'*AdP*, il est également dit que la fleur est leur vêtement (3536 *Et la flors de dehors si est lor vesteüre*). Comme les sirènes, les filles-fleurs attirent les hommes par leur doux chant, si bien qu'Alexandre et ses guerriers passent avec elles des heures délicieuses : jamais encore ils n'ont connu de plus grandes joies amoureuses, souligne le rédacteur (S 5323 sqq.). Ils restent plus longtemps que dans l'*Adp*, trois mois et douze jours. Cependant les fleurs se

fanent à l'automne, quand les arbres perdent leurs feuilles et que les oiseaux cessent de chanter, et les jeunes filles meurent. A l'inverse du texte français où les femmes se retirent dans la terre au début de l'hiver pour se protéger du froid, et où au début de l'été elles renaissent sous la forme de fleurs blanches (3532 sqq.), où donc le cycle recommence depuis le début sur le modèle de l'éternel retour des saisons, la situation est dans la rédaction S irréversible et extrêmement tragique (comme au reste dans le *Parsifal* de Richard Wagner) : le bonheur n'est pas seulement éphémère, mais aussi illusoire, trompeur. Ce sont toujours de nouvelles fleurs qui s'épanouissent au début de l'été et dont sortent des jeunes filles ; en automne les fleurs se fanent et les jeunes filles meurent ; le cycle est interrompu, jusqu'à ce qu'au printemps de nouvelles fleurs s'épanouissent et ainsi de suite. Cette différence entre les deux textes témoigne de la volonté du rédacteur S, même dans un épisode où le surnaturel domine, de gommer quelque peu le merveilleux.

En effet, la plupart des êtres humains qu'Alexandre rencontre en Orient sont des hommes tout à fait normaux, à l'inverse du *Roman de Toute Chevalerie* et de l'*Adp*.

Il n'y a pas comme dans l'*AdP*, à la suite de l'*Epistola*, des êtres à tête de chien (*çoinocifal*, *AdP* III 3114 sqq., *Cynocephalis*, *Epistola* 216, 33-34), ou encore des humains fendus dans le sens de la hauteur jusqu'au nombril (III 3139, 3148). Il n'y a pas non plus, comme dans le *Roman de Toute Chevalerie*, qui reprend la tradition encyclopédique avec son «merveilleux scientifique»⁴ et se livre à «un jeu de l'imaginaire constamment recommencé»⁵, d'êtres à quatre yeux (l.420) ou à quatre pieds (l.422), à un seul œil (l. 349), ou un seul pied (l. 255 ; 367), d'êtres sans tête (l. 263), sans nez (l. 426) ou sans bouche (l. 427). Il n'y a pas non plus de peuples qui jouissent d'une longévité de cent ans (*R.T.Ch.* l. 244), de femmes qui enfantent à cinq ans et meurent à huit (l. 259), de peuples qui ne connaissent que le langage par signes (l. 467). Les peuples présentés n'ont pas d'habitudes de vie anormales ; il n'y a pas d'ichtyophages qui ne mangent que du poisson (*Liotifal*, qui sont de plus des êtres amphibies *Adp* 3277 ; *lchtyophagos*, *Epistola* 216,30) - la tradition historique et les encyclopédies signalent cependant ces populations demi-sauvages se nourrissant exclusivement de poissons⁶. Le rédacteur S, s'il ne souligne pas la dimension merveilleuse, n'est néanmoins pas étranger à toute altérité, qui est cependant du domaine de la réalité : c'est ainsi qu'il qualifie les Indiens, qui ont, comme on sait, une peau plus foncée que les Européens, de *môr swarz* 4325, de maures noirs), dans la mesure où ils vivent au bout du monde, ou les désigne comme *daz liut von Mauritanie* (S 4722). Les sujets de la reine Candacis sont eux aussi des Maures, qui ont de longues oreilles (*môre, die hâten lange ôren*, S 5545 ; est-ce une allusion aux longues oreilles des représentations de bouddha ?), ce qui implique que la reine elle-même, telle Belakane, plus tard dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbah, est une reine noire, mais Alexandre, au contraire de Gahmuret, n'engendrera pas de fils.

Les habitants du pays Occidratis (S 4764) sont les plus exotiques : ils vivent nus, n'ont ni villes ni villages, ils sont pauvres et n'ont aucune prétention, leur habitation est également leur tombe. La rédaction S et l'*Historia de preliis*, qui les nomme *gymnosofistae* (106,19), c'est-à-dire des philosophes nus, présentent ce peuple de façon très analogue ; S souligne leur pacifisme, ils n'ont comme

armes que des os de chiens, n'ont ni bouclier ni épée, ils ne peuvent donc ni attaquer ni se défendre. Dès qu'Alexandre les assure qu'il est venu eux avec des intentions pacifistes, il est bien accueilli. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces hommes ont comme dans la société du XIIe siècle un roi, et ce dans les deux textes, qui ainsi gommant leur altérité. En S comme dans l'*Historia*, ce sont des hommes intelligents qui mènent avec Alexandre une conversation sur la mort.

Même les Amazones, que la tradition située au sud-est de la Mer Caspienne, sont des femmes tout à fait normales, sauf qu'elles ne tolèrent aucun homme dans leur royaume. Dans l'*AdP* III 7241 sqq., comme dans l'*Historia* 120, sqq., mais pas dans S, qui efface donc dans une moindre mesure l'altérité des Amazones, il est dit qu'elles vont une fois par an chez les hommes et qu'elles s'adonnent avec eux aux joies de l'amour : les filles qui viennent au monde restent avec leurs mères, les garçons avec leurs pères. Le *RdTCh*, lui, reste fidèle à leur image traditionnelle de vierges guerrières.

III Les objets fabriqués par l'homme les automates, les palais, ainsi le palais de Candacis, etc.

Pour ce qui est des automates, un *topos* des descriptions d'œuvres d'art orientaux et des récits d'antiquité, ils existent dans la réalité historique, principalement à Byzance. Dans l'*Adp* il y a certes quelques automates qui ne sont pas enchantés, mais qui pourraient faire partie de la réalité médiévale : ainsi les harpes qui jouent toutes seules (III 7132-0), ou encore l'oiseau automate qui couronne le tombeau de l'émir et qui attire les passants par la mélodie du chalumeau qu'il tient dans le bec (III 7200-23). La plupart sont cependant du domaine du merveilleux ; ils peuvent être bénéfiques, ainsi les deux statues de cuivre représentant des enfants et qui par *enchant* III 7181 interdisent l'accès du tombeau de l'émir (III 7176-80) pour que nul voleur ne dérobe le trésor qui s'y trouve. Ces automates étonnent, mais ne font pas peur. Néanmoins Alexandre de Paris souligne bien plus souvent le caractère menaçant, angoissant des automates, de même que les aspects maléfiques, voire diaboliques de leur puissance. Il y a les deux enfants-automates en or qui *par augure* (III 3400, par magie) interdisent l'entrée de la forêt des filles-fleurs (III 3393-98) et qu'Alexandre appelle *une merveille grant* (III 3407) ; cependant deux sages *persans*, *deux sages Perses* qui accompagnent le héros lui révèlent que ce sont des *enchantelements* diaboliques (III 3421, 3431). Comme dans le roman arthurien, il faut les détruire ; et ils disparaissent, l'un avalé par un poisson, l'autre emporté par un diable. Au contraire, dans la rédaction S de l'*Alexandre* allemand, il n'y a pas d'automate maléfique, diabolique. L'entrée de la forêt des filles-fleurs n'est pas gardée par des automates, elle est libre. On relève des portes qui s'ouvrent toutes seules (S 444 *di ture di ginc selbe ûf*). Dans le château de Candacis on peut admirer la reproduction d'un magnifique cerf, fondu dans de l'or, mais qui paraît vivant : si on actionne les soufflets qui sont fixés sur le cerf, les oiseaux posés sur la ramure de l'animal se mettent à chanter, les chiens que l'homme assis sur le cerf tient en laisse à aboyer, l'homme lui-même sonne du cor, l'animal crie comme une panthère et de sa bouche s'échappe un parfum, plus doux que l'encens (S 6001-6029). Cet automate, qui pourrait exister à Byzance, sert à divertir les hôtes de Candacis

et témoigne, comme le rédacteur S le souligne avec force, de l'intelligence de la reine et de *iren tiefen sinnen* (S 5972, de sa grande intelligence).

Tout comme les automates, les riches présents qui sont offerts, les vêtements, la fête de Candacis, les palais somptueux sont du domaine du réel : ils témoignent de la richesse de l'Orient et de ses souverains. Soulignons qu'alors qu'Alexandre de Paris, qui suit l'*Epistola*, décrit le somptueux palais de Porus, un vaincu, le rédacteur S décrit le palais de Candacis, la reine orientale, et là il suit la tradition du *Pseudo-Callisthène*. Ces descriptions de la richesse sont largement développées dans S par rapport aux sources latines, par exemple la description

- des cadeaux (S 5541-5598 ; *Historia* 113,4-10) ;
- du château de Meroves (S 5511-5516, *Hist.* 112, 16-17) ;
- du palais de Candacis, à travers les salles duquel la reine conduit Alexandre, ce qui prêle de la vie aux deux textes (S 5887-5925 ; 5939-5996 ; 679-6114 ; *Hist.* 115,21-116,3 ; 116,5-11).

En ce qui concerne les palais, ils peuvent se rencontrer dans la réalité (ainsi on n'a qu'à songer plus tard, au XVIII^e siècle, aux palais d'été du tsar Pierre 1^{er} et de ses successeurs aux environs de St Petersburg), sauf que peut-être, dans la rédaction S, ils sont encore plus somptueux que dans l'*Historia* : il y a une sorte de surenchère dans la démonstration de la richesse qui témoigne de la puissance de l'Orient : ils brillent de tous les feux de l'or, des pierres précieuses et du saphir, ainsi le palais de Meroves qu'Alexandre voit peu avant d'entrer dans le royaume de Candacis (S 5411-5472) - dans l'*Historia*, que le rédacteur S a de nouveau traduit très fidèlement, ce château se trouve dans le royaume de la reine Candacis, 11,226-112,8). Les autres matériaux de construction de ces palais sont l'ivoire, le cristal, les escarboucles, les rubis, le bois d'ébène, rien que des matériaux précieux, mais bien réels, autant que l'ambre du palais de Peterhof. Ce que le palais de Candacis a de plus somptueux est cette pièce sur roues déplacée par trente-six éléphants.

Il n'est pas étonnant qu'Alexandre soit au plus haut point impressionné par toutes ces richesses admirables qui cependant ne sont pas du domaine du merveilleux, mais de la réalité : S 5922-3 *daz dúhte mir grô wunder, / dô ihz rehte besach*, deux vers qui sont la traduction de *Historia* 116,3 *vidi hoc et miratus sum*.

Pour me résumer :

Pour l'expédition d'Alexandre en Orient, le rédacteur de la version S de l'*Alexandre* allemand se fonde aussi bien sur l'*Epistola* que sur l'*Historia de preliis*. Cependant, il a eu également recours à des sources supplémentaires, par exemple à des *Bestiaires* et sans doute aussi au *Physiologus*, mais aussi peut-être à une source romane (pour l'épisode des filles-fleurs). Il s'est choisi des éléments dans ces différentes sources, le plus souvent il a procédé linéairement et il a disposé les épisodes dans l'ordre où ils étaient dans les sources ; parfois aussi il a déplacé, transposé des épisodes et les a mis dans un autre contexte. Comme le *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent et l'*AdP*, l'*Alexandre de Strasbourg* est un «patchwork», où sont assemblés des éléments pris à

différentes sources, que le rédacteur S a sélectionnés dans ses modèles et qu'il a pour la plupart traduits du latin en allemand. Il a procédé comme Ulrich von Zatzikhoven dans le *Lanzelet* ou Wirnt von Grafenberg dans le *Wigalois*, deux œuvres écrites pendant les deux premières décennies du XIII^e siècle, avec la différence cependant que ces deux poètes ont pris les éléments de leurs poèmes dans des œuvres allemandes classiques. La technique de composition de la rédaction S est donc très moderne et conforterait l'hypothèse selon laquelle elle a été écrite à une date plus tardive que celle où on la situe actuellement.

Ce qui frappe, c'est que le rédacteur ne choisit pas ses éléments au hasard, mais de façon bien réfléchie. Dans la rédaction S d'Alexandre, il n'y a ni voyage au fond de la mer ni ascension céleste, ni Val périlleux, ni 'Bonnes Artu', ni fontaine de jouvence par lesquels l'Alexandre de Paris «se rapproche de l'écriture fictionnelle des romans contemporains»⁷. Même si sa géographie est assez floue, il y a cependant un certain nombre de repères géographiques permettant de se représenter, plus vaguement, il faut le concéder, que dans le *Roman de Toute Chevalerie*, l'itinéraire d'Alexandre jusqu'au Paradis situé par les Médiévaux en Inde. Bref, on décèle dans la rédaction S, au contraire de l'Alexandre de Paris, qui accentue la dimension merveilleuse de sa version et introduit son récit dans la fiction, une volonté certaine d'éviter les épisodes et scènes relevant uniquement du merveilleux ; c'est la raison pour laquelle il n'y a parmi les animaux pas d'anguilles pourvues de bras à l'inverse du *RdTCh.* ou de griffons au contraire de l'*AdP*, et ce d'autant plus qu'Alexandre, au contraire d'Hercule, n'est pas en mesure de venir à bout des animaux sauvages et monstrueux. Le rédacteur S a le désir manifeste d'ancrer le récit dans la réalité, même la conclusion de l'épisode tout à fait surnaturel, tout à fait imaginaire des filles-fleurs, où il n'y a pas de renaissance miraculeuse au printemps, témoigne de cette volonté, ou bien encore la tendance à développer, parfois dans des proportions importantes, les descriptions d'objets et de palais qui, créés par l'habileté artistique et technique de l'homme, témoignent de l'intelligence et de la puissance de ceux qui en sont les initiateurs, ainsi celles de Candacis, objets et palais qui sont bien du domaine du réel, enfin le recours aux *Bestiaires* et au *Physiologus*. S'il en est ainsi, c'est que le rédacteur S poursuivait un but précis. Lequel? La réponse peut nous être livrée par l'introduction, à la fin de l'œuvre, justement d'un épisode, absent des versions françaises, qui relève, davantage encore d'autres, du merveilleux, de l'imaginaire, celui de l'*Iter ad paradisum*. Le rédacteur S, qui christianise le personnage d'Alexandre, a sélectionné un épisode qui lui permet de montrer la conversion du héros Alexandre qui, après avoir voulu transgresser les limites imposées par Dieu à l'homme, suit scrupuleusement l'enseignement - une sorte de *memento mori* - du juif qui interprète pour lui la pierre qui lui est tendue hors du paradis. Cet épisode permet au rédacteur S de montrer la mutation d'Alexandre en un souverain idéal (7260-9). Le héros macédonien, qui, déjà dans son voyage en Orient, se montrait, d'ailleurs comme dans l'*AdP*, tout à fait désintéressé et qui accomplit son expédition uniquement par soif de connaissance, désormais ne fait plus la guerre et restaure la justice dans son empire. Bref, il devient un *rex iustus et pacificus*, réalisant ainsi l'idéal des Staufen et de Barberousse en particulier. Au lieu des deux batailles de Babylone et surtout de la mort, par empoisonnement, d'Alexandre qui, bien qu'historique (à ceci près que dans la réalité, Alexandre est mort de la malaria), jette une lumière tout à fait négative

sur l'expédition du héros en Orient, la rédaction montre qu'Alexandre peut tirer une leçon de ses aventures vécues et conte un règne admirable de douze ans qui, tout en étant contraire à la réalité historique, appartient une toute autre réalité, une réalité idéologique, une réalité politique, celle de Frédéric Barberousse et des Staufen. L'imaginaire est au service de la réalité.

Notes

¹ Catherine Gaullier-Bougassas, *Les Romans d'Alexandre. Aux frontières de l'épique et du romanesque*. Paris, Champion, 1998, p. 248. C'est à ce livre que je dois nombre d'informations sur les *Alexandres* français.

² C. Gaullier-Bougassas, op. cit., p. 251 sqq.

³ François Suard, *Alexandre le Grand. La vie, la légende*. Paris, Larousse, 2001, p. 48.

⁴ C. Gaullier-Bougassas, op. cit., p. 274.

⁵ C. Gaullier-Bougassas, op. cit., p. 262.

⁶ François Suard, op. cit., p. 59.

⁷ C. Gaullier-Bougassas, op. cit. p. 252.

Bibliographie

Alexandre de Paris, *Le Roman d'Alexandre. Traduction, présentation et notes de Laurence Harf-Lancner (avec le texte édité par E.C. Armstrong et al.)*. Paris 1994 (Lettres Gothiques).

Alexandre de Paris, *Le Roman d'Alexandre. Traduction, présentation et notes de Laurence Harf-Lancner (avec le texte édité par E.C. Armstrong et al.)*. Paris 1994 (Lettres Gothiques).

Baumgartner, Emmanuèle, « L'Orient d'Alexandre », in *Bien Dire et bien Apprendre. Revue de Médiévistique*. N° 6. *Le Roman d'Alexandre*. S. 13.

Buschinger, Danielle, „Alexander im Orient“, in : *Raumerfahrung - Raumerfindung - erzählte Welten des Mittelalters zwischen Orient und Okzident*. Ed. par Laetitia Rimpau und Peter Ihring. Berlin 2005, pp. 57-70.

Buschinger, Danielle, „Die Tyrus-Episode in den französischen und deutschen Alexanderromanen des 12. Jahrhunderts“, in: *Herrschaft, Ideologie und Geschichtskonzeption in Alexanderdichtungen des Mittelalters*, Ed. par Ulrich Mölk, en collaboration avec K. Börst, R. Finckh, I. Kuschke et A. Schneider. Göttingen 2002, pp. 162-177.

Buschinger, Danielle, « Filles-Fleurs et amazones dans le *Roman d'Alexandre* » ; *Actes du Colloque de Pavie*, à paraître.

Buschinger, Danielle, « L'épisode des Filles-Fleurs dans le *Parsifal* de Richard Wagner. Ses sources médiévales et bouddhiques », *Mélanges offerts à Danielle Aubriot*, à paraître.

Buschinger, Danielle, « Les problèmes de la composition numérique dans les œuvres médiévales allemandes ». In : *Actes du Colloque des 9 et 10 Avril 1976 sur « L'adaptation courtoise » en littérature médiévale allemande*, publiés par les soins de Danielle Buschinger. Amiens 1976, pp. 19-26.

Buschinger, Danielle, « Traduction et adaptation dans l'*Alexandre de Strasbourg*, La réécriture du roman d'Alexandre », in : *Pratiques de Traduction au Moyen Age*. Actes du Colloque de l'Université de Copenhague. 25 et 26 octobre 2002, éd. Par Peter Andersen, Copenhague 2004, pp. 82-95.

Buschinger, Danielle, *Le 'Tristrant' d'Eilhart von Oberg*. Paris, Champion, 1975.

Cary, George, *The medieval Alexander*. Cambridge 1956.

Cölln, Jan, « Arbeit an Alexander. Lambrecht, seine Fortsetzungen und die handschriftliche Überlieferung ». In : Jan Cölln, Susanne Friede und Hartmut Wulfram (Hg.), *Alexanderdichtungen im Mittelalter. Kulturelle Selbstbestimmung im Kontext literarischer Beziehungen*. Göttingen 2000, S. 162-207.

Des Plutarchus von Chäroneia vergleichende Lebensbeschreibungen. Aus dem Griechischen übersetzt mit Anmerkungen von Jo. H. Friedr. Sal. Kaltwasser. Achter Theil. Magdeburg, G. Ch. Keil, 1804.

Die Basler Bearbeitung von Lambrechts Alexander, herausgegeben von Richard Maria Werner. Tübingen 1881 (Bibl. des lit. Vereins in Stuttgart CLIV).

Die Basler Bearbeitung von Lambrechts Alexander. Hg. von Richard Maria Werner. Tübingen 1881 (Bibl. des litterarischen Vereins CLIV).

Ehlert, Trude, *Deutschsprachige Alexanderdichtungen des Mittelalters. Zum Verhältnis von Literatur und Geschichte*. Frankfurt am Main-Bern-New York-Paris 1989

Fourquet, Jean, « Zum Aufbau des Armen Heinrich ». In : Jean Fourquet, *Recueil d'Etudes réunies par Danielle Buschinger et Jean-Paul Vernon*, Amiens, 1979, S.115-127.

Gaullier-Bougassas, Catherine, *Les Romans d'Alexandre. Aux frontières de l'épique et du romanesque*. Paris, Champion, 1998.

Gosman, Martin, *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du 12^e siècle*. Amsterdam, Rodopi, 1997.

Hertz, Wilhelm, « Aristoteles und der Wunderstein », in : Wilhelm Hertz, *Gesammelte Abhandlungen*, hg. von Friedrich von der Leyen, Stuttgart und Berlin 1905, S. 103-107.

Lambrechts 'Alexander'. Hg. und erklärt von Karl Kinzel. Halle 1885.

Lesaffre, Marie, *La littérature biblique de l'Ancien Testament dans l'Ordre Teutonique au Moyen Age*. Amiens, Presses du centre d'Etudes Médiévales de l'Université de Picardie-Jules Verne, 1999 (Médiévales 3).

Mackert, Christoph, *Die Alexandergeschichte in der Version des 'Pfaffen Lambrecht. Die frühmittelhochdeutsche Bearbeitung der Alexanderdichtung des Alberich von Bisinzo und die Anfänge weltlicher Schriftepek in deutscher Sprache*. München, Wilhelm Fink, 1999

Masse, Marie-Sophie, « Realia et description. Les descriptions de villes dans les romans d'antiquité allemands du XII^e siècle ». In : *Les « Realia » dans la littérature de fiction au Moyen Age. Actes du Colloque du centre d'Etudes médiévales de l'Université de Picardie-Jules Verne. Saint-Valery-sur-Somme (25-28 Mars 1999)*. Ed. Danielle Buschinger. Amiens Presses du CEM, Univ. de Picardie-Jules Verne, 2000 (Médiévales 9).

Ménard, Philippe « Femmes séduisantes et femmes malfaisantes ». In : *Bien dire et bien apprendre. Autour d'Alexandre*, N°7 (1989), pp.5-17.

Meyer, Paul, *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Age*. Genève, Slatkine 1970 (Reprint)

Minis, Cola, « Über die ersten volkssprachigen Alexander-Dichtungen ». In : *ZfdA* 88 (1957-1958).

Mölk, Ulrich, « Alberics Alexanderlied ». In : *Alexanderdichtungen im Mittelalter. Kulturelle Selbstbestimmung im Kontext literarischer Beziehungen*. Hg. von Jan Cölln, Susanne Friede und Hartmut Wulfram unter Mitarbeit von Ruth Finckh, Göttingen 2000, S. 21-36.

Montanier, Gisela, « La structure de la *Chanson d'Alexandre* (version de Vorau) ». In : *Actes du Colloque des 9 et 10 Avril 1976 sur « L'adaptation courtoise » en littérature médiévale allemande*, publiés par les soins de Danielle Buschinger. Amiens 1976, pp. 27-38.

Schäfer-Maulbetsch, Rose Beate, *Studien zur Entwicklung des mittelhochdeutschen Epos. Die Kampfschilderung in « Kaiserchronik », « Rolandslied », « Alexanderlied », « Eneide », « Liet von Troye » und « Willehalm »*. Göppingen 1972. GAG 22/23.

Schmitt, Stefanie, « Alexander *monarchus*. Heilgeschichte als Herrschaftslegitimation in Rudolfs von Ems *Alexander* ». In : *Herrschaft, Ideologie und Geschichtskonzeption in Alexanderdichtungen des Mittelalters*, Ed. par Ulrich Mölk, en collaboration avec K. Börst, R. Finckh, I. Kuschke et A. Schneider. Göttingen 2002, pp. 290-331.

Suard, François, *Alexandre le Grand. La vie, la légende*. Paris, Larousse, 2001.

The Anglo-Norman 'Alexander' (Le Roman de Toute chevalerie) by Thomas of Kent. Edited by Brian Foster With the assistance of Ian Short. Volume I- Text and Variants. London 1976 (Anglo-Norman Text Society).

The Medieval French 'Roman d'Alexandre'. Volume I : Text of the Arsenal and Venice Versions prepared with an Introduction and a Commentary by Milan S. La Du. Princeton/ Paris 1937 (Elliott Monographs. Ed. by E.C. Armstrong 36) ; *The Medieval French 'Roman d'Alexandre'*. Volume II : Version of Alexandre de Paris. Text edited by E.C. Armstrong, D.L. Buffum, Bateman Edwards, L.F.H. Lowe. Princeton/ Paris 1937 (Elliott Monographs. Ed. by E.C. Armstrong 37).

Profil

Née le 5 Mai 1936 à Strasbourg, j'ai fait mes études supérieures de langue et littérature allemandes et de langue et littérature françaises du Moyen Age à Paris à la Sorbonne. De 1975 à 2003 j'étais professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Picardie-Jules Verne à Amiens et faisais des cours de langue et littérature médiévales allemandes. Maintenant je suis professeur émérite à l'UPJV.

L'axe essentiel de mes recherches est l'étude des relations entre la littérature française et la littérature allemande au Moyen Age. Mes principales publications sont : édition du « Tristrant » d'Eilhart von Oberg chez Weidmann à Berlin ; traduction de la « Chanson des Nibelungen » et de la « Plainte » chez Gallimard ; traduction du « Tristrant » de Eilhart von Oberg chez Honoré Champion ; traduction du « Tristan » de Gottfried von Strassburg, continuations de Ulrich von Türheim et de Heinrich von Freiberg, de « Tristan le Moine » dans la Pléiade ; traduction de « Wigalois » de Wirnt von Gravenberg, du « Lanzelet » d'Ulrich von Zatzikhoven, de la « Couronne » de Heinrich von dem Türlin ; en collaboration avec Mathieu Olivier, « Les chevaliers teutoniques » chez Ellipses) ; « Correspondance de Richard Wagner et de Franz Liszt chez Gallimard ; « Le Moyen Age de Richard Wagner » (Presses du Centre d'Etudes médiévales à Amiens) ; « Das Mittelalter Richard Wagners » chez Königshausen et Neumann).